

# Chapitre 1

## La notion kantienne de représentation et les théories sémantiques

### 1. LA DOCTRINE DU SCHEMATISME ET LA FONDATION DE LA SÉMANTIQUE

Au cours de ces vingt dernières années, l'opération qui consiste à reformuler certains problèmes kantien (comme par exemple la distinction entre les jugements analytiques et synthétiques) en termes de philosophie du langage, a été tentée par plusieurs auteurs se situant dans la lignée de la philosophie anglo-américaine (cf. Ujvári, 1989 pour une bibliographie accompagnée de critiques pertinentes sur le sujet). Et les recherches se sont succédé qui tentent par d'autres voies de reconstruire une "sémantique" kantienne, ou du moins son ébauche, puisqu'elle n'est chez Kant qu'à peine esquissée mais jamais véritablement développée. Tous les interprètes le reconnaissent aujourd'hui (cf. von Rahden, 1989), même ceux qui (par exemple Riedel, 1982, 1982a, Markis, 1982, Traversa, 1984, Kelemen, 1989, D'Atri, 1990 : 29-46), ne seraient sans doute pas disposés à souscrire la thèse du "silence de Kant" quant au langage (De Mauro, 1969) ou la sentence lapidaire de J.P. Nolan lorsqu'il affirme : «La première chose à dire sur la théorie de la signification chez Kant, c'est que cet auteur n'en a aucune.» (Nolan, 1979 : 117).

Selon une interprétation récente (Dascal et Senderowitz, 1992), l'épistémologie kantienne recèlerait en réalité une théorie du langage non explicite mais dont on trouverait la trace dans le statut conféré aux

concepts empiriques : en effet on ne peut jamais donner de ceux-ci qu'une définition nominale, fondée donc en dernier recours sur les pratiques linguistiques de la communauté :

«il est clair que la seule chose qui reste stable lors de la transformation des concepts, c'est le mot. Le mot "or" peut être appliqué à diverses caractéristiques dans l'esprit de différentes personnes, ou dans l'esprit d'une même personne à des moments différents. Mais le mot désigne toujours la même chose appartenant au monde. C'est ce qui nous permet de dire que nous avons différents concepts de l'or [...]. Sinon nous serions obligés de dire que les différentes personnes, ayant différents concepts subjectifs, vivent dans un monde peuplé d'objets différents [...]. Un concept empirique n'est rien d'autre qu'un mot avec une référence déterminée.» (Dascal et Senderowicz, 1992 : 141).

Par conséquent, l'essence du concept empirique doit être quelque chose qui a un rapport avec la façon dont nous utilisons les mots de notre langue. Selon ces deux auteurs, Kant admet par là le rôle constitutif du langage dans le processus de la connaissance, ce qui aurait des conséquences extrêmement importantes sur tout l'édifice de l'épistémologie kantienne.

Cette interprétation est cependant difficilement conciliable avec le paragraphe 18 de la *Critique de la Raison pure*, où il me semble que Kant dit explicitement que le langage n'a pas de valeur constitutive. Seule l'unité du "Je pense" a une valeur objective. Quant à l'unité empirique elle ne reste que purement subjective.

«L'un lie la représentation d'un certain mot avec une chose, l'autre avec une autre chose, et l'unité de la conscience dans ce qui est empirique n'a pas, relativement à ce qui est donné, de valeur nécessaire et universelle.» (Kant, 1787 : 859).

Si l'on suit jusqu'au bout l'argumentation de Dascal et Senderowicz, il faudrait alors attribuer à Kant un scepticisme linguistique radical bien que non explicite : il y aurait chez lui une scission totale entre l'objectivité de la science, garantie par l'unité originelle de la conscience, et la subjectivité, ou le caractère accidentel, des synthèses opérées par le langage. Ce qui aurait évidemment un effet dévastateur sur l'ensemble de sa théorie épistémologique.

L'interprétation que nous exposerons dans ce chapitre est plus modérée. Nous tenterons en effet de montrer que l'ébauche d'une sémiotique, si tant est qu'elle existe, reste de toute façon extérieure au dessein de la philosophie transcendantale et qu'elle n'est jamais vraiment intégrée dans l'architecture d'ensemble du criticisme. C'est plus particulièrement dans la théorie du schématisme qu'on trouvera confirmation de cette hypothèse.

Dans la théorie sémiotique qu'il esquisse dans la *Critique de la faculté de juger* (1790 : 59, 1141-45), Kant définit les signes linguistiques comme *Charakterismen*, c'est-à-dire comme désignations de concepts, tout en précisant qu'il n'y a rien de commun entre ces désignations et les concepts correspondants. Les signes sont donc arbitraires, et les liens qui les unissent avec les concepts ne sont que de simple association. Ce premier pas semblerait indiquer que la théorie du signe a déjà été reléguée dans le domaine de la psychologie empirique, puisque c'est à ce domaine qu'appartient justement le phénomène de l'association d'idées.

Dans le texte sur lequel nous nous appuyons, la *Critique de la faculté de juger*, Kant ne fait allusion aux signes arbitraires qu'occasionnellement, car l'intérêt principal porte sur l'autre instrument de représentation du matériel empirique : c'est-à-dire sur la présentation (*exhibitio*) symbolique, une représentation indirecte, fondée sur l'analogie. C'est là le mode de représentation qui nous permet d'exprimer des concepts auxquels ne correspond, et parfois ne peut correspondre, aucune intuition (le concept de Dieu, par exemple). Notre langue, écrit Kant, est remplie de ces présentations (*exhibitiones*) indirectes basées sur l'analogie,

«expressions pour des concepts réalisés non au moyen d'une intuition directe, mais seulement selon une analogie avec celle-ci, c'est-à-dire selon la transmission de la réflexion sur un objet de l'intuition, à un tout autre concept auquel peut-être ne peut jamais correspondre directement une intuition» (Kant, 1790 : 1143).

Tel est le cas de la métaphore, et les exemples cités par Kant sont ceux de métaphores "mortes", c'est-à-dire de métaphores que l'on ne perçoit plus comme telles (des termes comme "fondement", "dépendre" etc.). Par cette fonction représentative qui lui est propre, le concept emprunte, si l'on peut dire, une intuition qui ne lui appartient pas véritablement, et s'exprime de façon indirecte à travers celle-ci. Le symbole, comme le dit Butts (1988 : 276) en résumant de façon synthétique le problème, «se réfère [...] à une relation entre deux modules de structure causalement opérative». J'ajouterais qu'il s'agit d'un procédé gnoséologico-linguistique : le même qui — depuis les commentaires du xvii<sup>e</sup> siècle sur la *Poétique* d'Aristote (cf. Della Volpe, 1956) — était communément décrit comme le procédé typique de la métaphorisation.

Mais former des symboles ne constitue pas la seule façon de présenter les contenus empiriques à la pensée. L'autre procédé qui, lui, est direct, passe par l'utilisation des schèmes. Dans le cas de la présentation symbolique, il semble que le rapport entre intuition et concept ne constitue pas en soi un problème. Le concept se sert simplement, à ses propres fins, d'un matériel empirique qui lui est étranger par sa nature : disons encore une fois qu'il associe ce matériel à la représentation intellectuelle.

Au contraire, dans le cas de la représentation par l'intermédiaire de schèmes, ce rapport devient problématique.

C'est dans la doctrine transcendantale de la première Critique, que Kant introduit la notion de schème, en tant que dispositif capable de créer cette homogénéité entre les concepts et le matériel intuitif qui seule permettrait d'appliquer les concepts aux instances particulières de la sensibilité. Il est cependant légitime de s'interroger ici sur les raisons pour lesquelles dans le cas du symbole — où justement le rapport entre intuition et concept est particulièrement indirect — une telle homogénéité est donnée comme une évidence. Même si l'on admet, comme le fait Flach (1982 : 456), que l'alternative entre les deux types de dispositifs est radicale (et il ne semble pas qu'il en soit ainsi, si, comme je l'ai noté précédemment, on considère que le processus de symbolisation est lui-même un procédé gnoséologique qui est plutôt "oblique" et non direct), le problème devrait se poser de la même façon dans les deux cas.

De plus, la lecture du premier chapitre de l'*Analytique des principes* montre qu'en réalité Kant a deux théories sur le schématisme, une théorie empirique et une théorie transcendantale, et que seule la première a une valeur sémantique, puisqu'elle permet de placer à côté du concept une intuition qui lui correspond (cf. Kant, 1790 : Introduction, VIII, 949-52).

Contrairement aux images qui ne sont que de simples reproductions des données empiriques, comme nous l'explique Kant dans ce chapitre, les schèmes sont générés par l'imagination dont la fonction n'est pas seulement reproductrice mais productive (c'est-à-dire créative), selon un « art caché dans les profondeurs de l'âme » (Kant, 1787<sup>2</sup> : 887). Ce sont donc des entités qui ne peuvent exister ailleurs que dans la pensée, mais qui rendent possibles les images elles-mêmes qui, elles, « ne peuvent se relier au concept qu'au moyen du schème qu'elles désignent » (*ibid.*). Ce sont des « règles » : ce qui signifie que les schèmes, contrairement aux images, ne sont pas des objets mentaux déterminés, mais des instructions en vue de synthétiser des images intuitives particulières. Kant dit que ce sont des « monogrammes » : et en tant que tels ils nous permettent de reconnaître les concepts dans le matériel empirique et donc d'unifier et d'organiser celui-ci. A travers le schème purement mental du triangle, je reconnais en chaque triangle l'image de ce schème ; à travers le schème de la rondeur (il s'agit là des exemples de Kant) je reconnais que cette assiette est ronde. Sur la base du schème de nombre je reconnais dans une série de cinq points l'image du nombre cinq.

Le schématisme ne fait que remettre à l'ordre du jour un vieux problème : celui de trouver un troisième terme entre la chose et l'intellect,

qui appartienne déjà au domaine de l'expression ; qui soit, comme on le disait dans la terminologie scolastique, *species expressa*. C'est le problème auquel Locke avait répondu par la théorie de l'abstraction, et que Berkeley, critiquant Locke (et au-delà de Locke un psychologisme diffus : cf. Flage, 1987 : 13-53), avait résolu en conférant aux mots la fonction que Kant confie ici aux schèmes. C'est toujours pour résoudre ce même problème que Leibniz avait postulé l'existence chez le sujet transcendantal par excellence, l'esprit divin, d'une correspondance *a priori* entre les notions et leur contenu idéal, et qu'il en avait fait, dans l'essai intitulé *Quid sit idea* (1678) par exemple, le fondement même d'une théorie de l'expression.

La théorie du schématisme est ainsi appelée à répondre elle aussi à ce problème récurrent qui est de savoir comment les intuitions sensibles sont susceptibles d'être pensées et, par conséquent, quelle est la signification que l'intellect peut leur attribuer. La philosophie britannique du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec Berkeley et Hume, tendait à traiter cette problématique en attribuant au langage un pouvoir constitutif de plus en plus important dans l'élaboration de l'expérience. Kant, lui, reformule le problème en des termes évidemment différents, sinon même opposés : les schèmes sont des dispositifs pré-linguistiques constitutifs par rapport à l'expérience, et ce n'est pas le langage qui les rend possibles, au contraire ce sont eux qui rendent possible le langage, en tant qu'eux seuls présentent à l'entendement une unité de la multiplicité.

Mais si on relit bien le texte de Kant, on s'aperçoit qu'il ne s'agit là que du cas des schèmes qui s'appliquent aux concepts purs de l'entendement (les douze catégories) ; le cas des schèmes qui s'appliquent aux concepts empiriques est tout à fait différent. En effet la solution de Kant s'articule différemment selon qu'il traite des premiers ou des seconds. Dans le premier cas, Kant dit que le schème « exprime la catégorie » en tant que produit transcendantal de l'imagination, c'est-à-dire sur la base d'une structure cognitive *a priori*, et aucune image ne peut en effet correspondre à ce type de schème parce qu'il manque complètement de tout contenu empirique ; Kant établit alors la liste des schèmes correspondant aux douze catégories (les schèmes sont en fait au nombre de huit parce qu'il fait correspondre un seul schème, celui du nombre, aux trois catégories de la quantité, de même que pour les trois catégories de la qualité ne correspond qu'un seul schème, celui de la gradation). Aucune représentation empirique ne saurait résulter du concours pur et simple de ces schèmes, et ceux-ci ne peuvent évidemment avoir aucune fonction sémantique puisqu'ils sont privés de contenu. Au contraire, dans le cas des concepts sensibles, le matériel empirique nous est donné, et la néces-

sité du schème naît justement de la nécessité de raccorder ces données empiriques aux concepts correspondants : l'image, selon Kant, ne suffit pas pour mettre en œuvre ce processus parce que, tout comme l'objet, elle n'est jamais adaptée aux exigences de la pensée ; d'où la nécessité du schème. Aucune image du triangle ne peut être conforme au concept de triangle, concept qui vaut tant pour le triangle rectangle que pour l'isocèle. Un objet de l'expérience ou son image ne pourront *a fortiori* être conformes au concept correspondant. Le concept de chien, par exemple, « signifie une règle d'après laquelle mon imagination peut tracer de manière générale la figure d'un quadrupède, sans être restreinte à quelque figure particulière que m'offre l'expérience, ou encore à quelque image possible, que je peux présenter in concreto » (Kant, 1787<sup>2</sup> : 887).

Il semble ainsi que la théorie du schématisme se scinde en deux versions différentes : l'une pour les concepts purs (sur la façon dont ils s'appliquent aux phénomènes grâce à la synthèse transcendantale de l'imagination), et l'autre pour les concepts empiriques (sur la façon dont ils peuvent être subsumés sous une catégorie). Utilisant la définition de Vossenkuhl (1989 : 199), on dira que les schèmes des concepts purs sont des « unbound epistemic variables », mais c'est justement le problème de leur application aux schèmes de la sensibilité qui reste ouvert. Comme l'observe encore Vossenkuhl (*ibid.*), « Kant se transpose tranquillement des schèmes des catégories aux schèmes de la sensibilité. Il glisse graduellement d'une conception interne du schème, à une conception externe, et ne se trouble en rien du fait qu'il avait introduit lui-même le schématisme pour montrer la convergence des deux perspectives ». Du reste, Norman Kemp Smith, dans son Commentaire sur la *Critique de la Raison pure*, avait déjà souligné l'hétérogénéité entre les concepts purs et les représentations empiriques, et par conséquent la difficulté qui se présente si l'on veut les réduire à un même type de schème (Smith, 1962 : 339).

Il nous paraît juste d'observer que c'est surtout (et on pourrait même ajouter que c'est exclusivement) dans le cas de la présentation de concepts empiriques, que l'on peut faire appel à la fonction sémantique (cf. aussi Traversa, 1984 : 78). Et dans cette acception, on peut difficilement distinguer les schèmes kantien des produits de l'abstraction. Tout comme la théorie de l'abstraction de Locke, la théorie du schématisme de Kant, en tant qu'elle s'applique à la sensibilité, tend justement à affranchir les contenus mentaux de leur genèse iconique : aussi bien l'abstraction que la schématisation sont, en effet, destinées à produire un prototype (un « monogramme ») qui doit représenter une classe de perceptions mais en retranchant leurs connotations perceptives.

L'analogie entre l'abstraction et la schématisation semble confirmée par la description — dressée par Kant dans ses *Leçons de logique* — du processus de génération des concepts à travers les « actes logiques de la comparaison, de la réflexion et de l'abstraction » (Kant, 1800 : 103). L'abstraction et l'association continueraient donc à être les deux procédés, tous deux propres à la psychologie empirique, sur la base desquels se constituent les significations. Ce n'est pas un hasard si Kant, dans la troisième Critique, décrit la communication comme un procédé d'association entre les intuitions et les concepts : « L'aptitude des hommes à se communiquer leurs pensées exige [...] un rapport de l'imagination et de l'entendement afin d'associer aux concepts des intuitions et inversement aux intuitions des concepts » (Kant, 1790 : 1075).

Que les schèmes des concepts empiriques puissent en fait être considérés comme le produit de l'imagination en tant qu'elle préside à l'abstraction (à la reproduction), telle fut d'ailleurs l'interprétation qu'en donna Fichte. Dans son *Essai sur l'origine du langage* (1795 : 103), il rapproche explicitement la doctrine de Kant sur le schématisme de celle de Locke sur l'essence nominale en tant qu'intermédiaire entre le mot et la chose. Etendant ainsi la notion de schème, Fichte assigne aussi aux schèmes produits par l'imagination la fonction de présenter à la sensibilité les représentations qui ne peuvent avoir de contenu sensible (c'est pour cela que les langues pullulent de désignations métaphoriques, le souffle qui indique la vie, les ombres pour désigner les âmes des morts, etc.) : c'est-à-dire la fonction que Kant avait attribuée au contraire aux hypotyposes ou présentations (*exhibitiones*) symboliques (1795 : 112-114). Pour ce qui est des concepts empiriques, ce sont selon lui les schèmes de l'abstraction qui permettent la création des noms généraux ; ainsi, pour Fichte (comme pour Locke et pour Kant), l'abstraction est un procédé psychologique pré-linguistique, tout au plus favorisé par la présence, dans les langues, de signes qui désignent les généralisations suprêmes (par exemple le mot « être » qui permet d'attribuer toutes les mutations que nous percevons à une référence qui est quelque chose de permanent).

Schelling (1800 : 509), un autre illustre interprète, liait lui aussi le thème du schématisme à celui de l'abstraction, et le considérait comme ce sur quoi se fonde tout le mécanisme du langage. C'est même à l'analyse du langage — et en particulier à l'analyse des langues primitives et du langage scientifique — qu'il déléguait la vérification de la nécessité du schématisme.

Si l'on admet que cette interprétation de la doctrine du schématisme est plausible, on est nécessairement conduit à en conclure que cette doctrine ne se propose pas — et de toute façon ne saurait valoir — en tant que fondement d'une "sémantique transcendantale", c'est-à-dire en tant que doctrine qui rechercherait le fondement de la signification dans un processus non empirique. On ne peut la saisir que comme une doctrine empirique qui décrit la formation des schèmes par abstraction à partir des données de la sensibilité, comme un ensemble de règles sémantiques capables de rapporter les concepts à des intuitions. Mais dans ce cas, elle devient pour le moins superflue dans l'architecture d'ensemble de la théorie kantienne (c'est d'ailleurs ce que plusieurs ont soutenu : cf. Detel, 1978), puisque le schème finit par n'être qu'un duplicata par rapport à l'image : un expédient extrinsèque afin de trouver une médiation entre les différentes facultés qui sinon resteraient déconnectées, comme l'expliquait Hegel dans ses *Leçons d'histoire de la philosophie* (III/3); un « truc », comme l'écrivait Sartre (1948 : 162), pour concilier l'un et le multiple, l'activité de la pensée et l'inertie de la matière, la nécessité et la contingence. Par ailleurs, le problème de la relation entre les schèmes au sens fort, c'est-à-dire entre les schèmes correspondant aux catégories, et ceux qui correspondent à l'expérience et à l'abstraction, n'est pas résolu pour autant.

## 2. UNE GRAMMAIRE DE LA PENSÉE

Il ne semble pas que les quelques autres passages qui, dans l'œuvre de Kant, posent le problème des rapports entre la pensée et le langage, puissent apporter de modifications à cette interprétation. Examinons par exemple les passages où Kant ébauche une réflexion sur le rapport entre forme et matière dans la langue. Cette dernière (la « *Materie der Sprache* »), écrit-il par exemple dans la *Logique*, est l'aspect phonique de la langue, par opposition à la forme (« *Form einer Sprache* », « *Form der Sprache überhaupt* »), qui en est la grammaire implicite : « on parle », écrit Kant, « même sans connaître la grammaire ; et celui qui parle sans la connaître possède en réalité une grammaire et parle selon des règles dont il n'a cependant pas conscience » (Kant, 1800 : 9). On peut relier cette prise en compte de la partie formelle de la langue, à l'idée, que l'on trouve disséminée dans l'œuvre de Kant, d'une morphologie transcendantale. Cette idée n'est pourtant qu'esquissée, et ne fait jamais l'objet d'un développement. Que l'on relise le passage des *Leçons de métaphysique* où Kant annonce explicitement le projet d'une « grammaire transcendantale qui contienne le fondement du langage humain », qui expli-

que, par exemple, « comment le *praesens*, *perfectum*, *plusquamperfectum* sont enracinés dans notre entendement ; et ce que sont les *adverbia*, et ainsi de suite » (Kant, *Met.* : 78). De même que la logique est la science de la forme pure de la pensée dans sa généralité, la grammaire générale « ne contient rien de plus que la simple forme de la langue, sans les mots, qui appartiennent à la matière de la langue » (Kant, 1800 : 11). L'analogie est confirmée dans un passage des *Prolegomena*, dans lequel Kant établit clairement un parallélisme entre les formes de connexion du jugement et les formes de connexion de la proposition :

« Dégager de la connaissance commune les concepts qui ne se fondent nullement sur une connaissance particulière, et qui se rencontrent cependant dans toute connaissance empirique dont ils constituent pour ainsi dire la simple forme de liaison, cela ne suppose pas plus de réflexion ou de discernement que de dégager de manière générale d'une langue les règles de l'usage effectif des mots, et de rassembler ainsi les éléments d'une grammaire (en fait, ces deux recherches sont aussi très étroitement apparentées), sans pouvoir toutefois le moins du monde donner la raison pour laquelle chaque langue a précisément telle constitution formelle et nulle autre... » (Kant, 1783 : 100).

Ce parallélisme se confirme encore dans ce passage des *Vorlesungen über Philosophische Enzyklopädie* :

« De même que l'on a une grammaire générale des langues, on tente d'en découvrir une pour la pensée qui puisse contenir certaines règles générales de la pensée. Une grammaire générale contient des règles générales des langues, et ne considère pas leurs aspects particuliers, leurs mots par exemple [...]. La forme de la langue et la forme de la pensée étant parallèles et similaires, puisque nous pensons bien avec des mots et que nous communiquons nos pensées aux autres par la parole, alors il existe aussi une grammaire de la pensée. » (Kant *Ph. E.* : 31).

Le thème du parallélisme entre la pensée et le langage revient fréquemment dans les notes des leçons de Kant (cf. Capozzi, 1987). Mais c'est un thème si communément diffusé dans la littérature théorique de l'époque, qu'il est difficile, en l'absence d'un véritable développement, d'y voir plus que la référence obligée à un lieu commun philosophique, énoncé comme allant de soi. Par ailleurs, l'analogie avec la logique (générale) indique justement les limites de la grammaire générale : tout comme la logique, la grammaire universelle, c'est-à-dire l'exposition de l'élément formel de la langue, ne peut en aucun cas être considérée comme un *Organon* (Kant, 1800 : 11), c'est-à-dire comme un ensemble de règles pour la production du langage. Si l'on considère la distinction que Kant, dans la *Logique* elle-même (*ibid.*), mais aussi dans la *Critique de la Raison pure* (« Théorie transcendantale de la méthode », chap. II), établit entre l'*organon* et le *kanon* (*Kanon*), on en conclut nécessairement que la grammaire universelle est plutôt, en tant que *kanon*, un ensemble de principes qui président au bon usage du langage, avec pour seul « modeste mérite de prévenir les erreurs » (Kant, 1787<sup>2</sup> : 1358). Bien que les

conditions de la parole et les conditions de l'expérience soient analogues, comme l'a justement relevé Kelemen (1989 : 104), cette mise en équivalence de la grammaire avec la logique générale (c'est-à-dire la logique qui, contrairement à la logique transcendantale, ne s'occupe pas de l'origine des représentations) confirme le fait que la théorie sémantique de Kant, si tant est qu'il soit possible d'en reconstruire une sur la base des quelques ébauches disséminées dans son œuvre, se situerait de toute façon en dehors du cadre de la philosophie transcendantale. S'il est vrai que, comme le dit Kelemen (*ibid.*, 105), cela constitue «le moment où une porte s'ouvre pour la fondation d'une théorie du langage dans la philosophie transcendantale», il faut bien reconnaître que Kant n'a lui-même jamais passé ce seuil. Le problème de la validité objective des concepts employés dans les jugements empiriques ne se traduit jamais par une théorie de la signification. Le paragraphe 18 de la *Critique de la Raison Pure*, où, comme nous l'avons vu, il est exposé que l'objectivité du concept se fonde sur l'unité transcendantale de l'aperception, conclut justement en attribuant l'association entre les mots et les choses à l'unité empirique de la conscience où ne subsiste aucun critère de validité.

Cet état du rapport entre la forme et la matière du langage suggère bien sûr une analogie avec le rapport entre la forme logique de chaque acte de pensée et les contextes qui lui en fournissent le matériel particulier. En apparence, on pourrait très facilement ramener le rapport entre la forme et la matière de la langue sous la distinction plus générale entre forme et matière, exposée par Kant dans l'appendice de l'*Analytique transcendantale* par exemple (Kant, 1787-2 : 992) : la matière est «le déterminable en général», la forme est «la détermination» de celui-ci, et cela reste valable aussi bien dans le domaine de la pensée (où ce sont les concepts qui sont la matière, et où la forme est constituée par leurs relations dans le jugement), que dans celui de l'objectivité (où ce sont les éléments essentiels de chaque être qui sont la matière, et où la forme est leur façon de se relier en une chose). Mais si l'on considère comme pertinente l'analogie entre la logique générale et la grammaire générale sur laquelle insiste Kant dans sa *Logique*, la grammaire ne peut alors rien nous apprendre sur les modes de cette détermination : elle ne pourra pas emprunter ses principes à l'expérience, de même que la morale ne peut, de son côté, emprunter les siens à la vie (Kant, 1800 : 14) ; «l'utilisation matérielle» de l'entendement ne lui incombe pas (*ibid.*) ; elle ne peut rien nous apprendre sur la façon dont naissent les représentations, ni même sur l'efficacité de la présentation (*exhibitio*) des concepts. En effet celle-ci est selon Kant un art : l'art de conserver la juste proportion entre la

représentation *in abstracto* et la représentation *in concreto*. Kant l'appelle «art de la popularité» (Kant, 1800 : 110).

Il n'y a, à notre connaissance, qu'un seul passage où Kant formule l'hypothèse selon laquelle la forme logique et la forme grammaticale pourraient ne pas coïncider ; c'est-à-dire qu'il n'y aurait pas coïncidence entre la forme du jugement et celle de la proposition correspondante. Il s'agit d'un passage qui se trouve dans la doctrine du jugement des *Leçons de logique*, dans lequel Kant parle des jugements apparemment affirmatifs mais qui contiennent une négation implicite («peu d'hommes sont savants» équivaut à «beaucoup d'hommes ne sont pas savants»). Cela, remarque Kant, «dépend uniquement des conditions du langage» qui permettent de résumer deux jugements en un seul : et il s'agit donc d'un fait qui relève de la grammaire, et non pas de la logique (Kant, 1800 : 120).

Rappelons enfin le paragraphe 39 de l'*Anthropologie*, où l'unité de la pensée et du langage est certes réaffirmée, mais où le rôle le plus important est tenu par l'élément matériel de la parole, par sa matière phonique, et le processus tout entier est attribué à la fonction éminemment empirique de l'imagination reproductrice qui opère au moyen des associations. «Penser», écrit Kant, «c'est parler avec soi-même [...] et par suite aussi, entendre soi-même intérieurement par l'imagination reproductrice» (Kant, 1798 : 1010). Penser est, selon ce passage, une activité qui apparaît même comme conditionnée par une sorte de vibration inexprimée des organes phonatoires : la pensée, dans cette actualisation empirique et psychologique, dépend à tel point de la parole que, selon Kant, «on conçoit mal [qu'un sourd de naissance] fasse plus, en parlant, que jouer avec des impressions corporelles, sans posséder ni concevoir de véritables concepts». Cette «langue du ventre», comme l'appelleraient les Indiens de Tahiti (Kant tenait probablement cette information du *Reise um die Welt* de Georg Forster, paru en Allemagne en 1784), cette façon de parler et de s'écouter complètement intériorisée est une fonction de l'imagination reproductrice, celle qui préside à l'association, purement externe, des sons avec les significations, et même dans ce cas, à l'association des «jeux de ses lèvres, de sa langue et de sa mâchoire» avec les concepts. Quand ce lien d'association ne se réalise pas, ou ne se réalise que partiellement, il arrive alors que «les hommes en accord sur le plan du langage se situent aux antipodes les uns des autres pour ce qui est des concepts», et les divergences ne se révèlent ensuite que par hasard, à travers les divergences de comportement.

Cette connexion entre matière du langage et actualisation psychologique de la pensée aurait amené Kant, s'il l'avait explicitée plus à fond, sur des positions beaucoup plus proches de celles de Herder, car elle implique que la forme de la langue s'acquiert au moyen de la pratique linguistique et conditionne à son tour la forme de la pensée. Mais l'idée ne reste qu'à l'état d'ébauche : peut-être n'est-elle d'ailleurs qu'un écho, dans l'*Anthropologie*, d'un lieu commun des doctrines anthropologiques de l'époque, un écho du débat sur les moyens de substitution du langage verbal chez les sourds-muets, débat qui était très vif chez les contemporains de Kant.

### 3. KANTISME ET LINGUISTIQUE

Il est dès lors légitime de s'interroger sur les motifs qui peuvent avoir conduit Kant à traiter de façon aussi sommaire le problème de la signification. Sommaire au point que Cassirer a pu commenter : «il nous propose une philosophie de la connaissance, une philosophie de la moralité et de l'art, mais pas une philosophie du langage» (Cassirer, 1979 : 147-148).

On se demandera d'autant plus quel put être le motif du silence, somme toute relatif, de Kant, à propos du langage, si l'on sait, comme on a pu aujourd'hui le prouver (cf. surtout Capozzi, 1987), que le philosophe n'était certes pas sourd au débat linguistique de son temps qu'il connaissait au contraire fort bien ; les nombreuses références contenues dans les notes pour ses Leçons académiques en sont la preuve.

La *Métacritique* de Herder, comme nous le verrons au Chapitre II, nous fournit la clef d'interprétation de ce silence. Herder y opposait l'idée que le langage est une manifestation qui dépend de la structure biologique de l'individu et de l'espèce, l'idée que la perception a un rôle primordial, conditionnant, pour la formation des représentations, l'idée enfin, que c'est dans le langage, et seulement dans le langage, que se condense une forme spécifique de connaissance qui relie (même si cela se passe de façon pour le moins problématique et médiatisée) le monde subjectif de la perception avec le monde des représentations communicables.

La métacritique herderienne se base sur les dispositifs que le langage fournit à la pensée afin que celle-ci organise la réalité, et c'est sur ces points d'appui que Herder fonde sa critique contre la conception de l'intellect comme ensemble de formes a priori qui organisent l'expérience.

Une vision de la conscience comme étant originellement « infectée par le langage » (pour reprendre l'image suggestive qu'utilisent Marx et Engels dans l'*Idéologie allemande*), en somme, une théorie du conditionnement linguistique de la pensée, serait sans doute incompatible avec la «*Reinigung der Philosophie*», avec la purification de la philosophie projetée par Kant. Le sujet kantien étant déjà en soi équipé de toutes les formes de son activité, on ne peut — et on n'en a d'ailleurs nul besoin — supposer d'autres conditionnements au côté de ces formes ; on pourra encore moins aller en chercher dans un dispositif empirique comme celui des langues naturelles. L'actualisation des concepts (ou en termes kantien, l'application des schèmes aux phénomènes) s'effectue ici exclusivement d'après les structures constitutives du sujet.

Comme il a été récemment observé (Jacques, 1990 : 501), « la théorie du langage nous dispense de la solution étroite du schématisme kantien en nous munissant du *tertium quid* qui devrait permettre de conférer une "signification" à nos concepts dans l'empirie ». En attribuant aux processus sémiotiques déposés dans les langues naturelles le pouvoir de réaliser l'homogénéité entre le concept et l'intuition, Herder entend réfuter la théorie du schématisme et, avec elle, toute notion de l'*a priori* qu'on ne puisse réduire aux formes primaires de l'expérience corporelle et à leur "naturalisation" dans le langage. Les formes de la pensée sont conditionnées de façon biologique, et structurées de façon linguistique : rien de plus impur qu'une telle notion de la raison.

On reconnaît aisément l'importance du potentiel explicatif que cette position offre à l'analyse théorique : en effet, elle nous indique ce qui, dans la pratique linguistique, nous permet de schématiser, c'est-à-dire de conférer du sens à nos intuitions, de construire, à partir d'indices linguistiques, des représentations discursives continuellement modifiées par les stratégies du discours. Et surtout, c'est une position qui, en désignant la langue naturelle comme le lieu de raccord entre subjectivité et objectivité, entre intuition et concept, permettait d'expliquer la possibilité de partager une expérience à travers la pratique linguistique, et donc de formuler une théorie de la communication plus adaptée que celle que Kant avait énoncée dans la *Critique de la Faculté de juger* (qui ne concernait par ailleurs que la communicabilité des attributs esthétiques).

Le silence qui s'est créé autour de la *Métacritique* de Herder à l'époque du romantisme allemand, qui pourtant reconnaissait en lui l'un de ses pères fondateurs, constitue un problème qui mériterait d'être approfondi. Les suggestions théoriques qu'offre ce texte sont en effet reprises par Schleiermacher (cf. Heeschen, 1987) par exemple, et développées

par Humboldt, sans toutefois qu'en soit indiquée l'origine. Mais la façon dont Humboldt a réinterprété les thèmes herderiens dans sa notion de la langue en tant que *Zwischenwelt*, constitue déjà peut-être en soi, une explication partielle : Humboldt délaisse les suggestions de Herder sur la philogénèse du langage à partir des racines biologiques, et contraint une notion de la raison essentiellement communicative et donc historico-empirique (notion qui est cependant présente et même centrale dans ses œuvres), à coexister avec une vision idéaliste de la subjectivité. Il faudra attendre le tournant psychologiste dans la philosophie du langage pour que le problème des rapports entre le langage et la pensée soit ramené au niveau de la vie empirique du sujet.

Par ailleurs, la position de Kant, comme nous l'avons vu, ne laissait guère d'espace à une théorie de la langue. L'observation formulée en 1840 par un grand historien des idées, le philosophe hégélien Karl Rosenkranz, selon lequel le kantisme n'aurait exercé aucune influence sur la linguistique (Rosenkranz, 1840 : 321), peut paraître excessive si l'on pense par exemple à un auteur comme August Bernhardt, dont la *Darstellungslehre* consiste justement en une exposition des catégories morpho-syntaxiques en corrélation avec une *Vorstellungslehre* dont la substance est formée par la doctrine kantienne des éléments (Bernhardt, 1801 : 21-39). Mais le jugement de Rosenkranz est sans doute vrai si l'on cherche une *Bedeutungslehre*, une théorie sémantique, de facture kantienne.

Et cependant, la gnoséologie kantienne, en ce qu'elle fait appel à l'élément formel de l'expérience, opère une mutation profonde dans la notion de représentation et dans ses possibilités d'application aux théories sémantiques, même si ces potentialités n'ont été ni prévues, ni développées par Kant lui-même. Les théories cognitives de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle montrent combien la référence à l'élément formel de l'activité mentale a pu pousser à la révision de la notion de représentation telle que l'avait élaborée l'empirisme classique.

La théorie de la représentation était née en effet d'une métaphysique de la vision qui tendait à accentuer le rôle de la fonction iconique, ou de reproduction des exemplaires, dans la vie intellectuelle. La notion d'abstraction devait justifier le passage d'une représentation iconique purement reproductrice, à la représentation que nous pourrions avec Kant appeler schématique, c'est-à-dire au prototype, épuré de toute connotation perceptive, mais, en tant que tel, représentatif de toute une classe de perceptions. Il s'agissait là d'une théorie qui s'insérait facilement dans une conception combinatoire de la signification, selon laquelle toute re-

présentation est susceptible d'être définie en la décomposant en représentations mineures, jusqu'à ce que ces représentations ne soient plus ultérieurement décomposables. La théorie lockienne de la définition (Locke, 1690 : III/4) nous offre un exemple classique de cette conception.

Dans l'histoire des idées linguistiques, la *Vorstellungstheorie*, la théorie de la représentation, est un fil conducteur qui nous permet de reconstruire une continuité dans les études sémantiques. La perspective prioritairement historico-comparative de la linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle a souvent conduit à privilégier, lors de cette reconstruction, les aspects diachroniques de la *Bedeutungstheorie*, c'est-à-dire l'étude des mécanismes de la mutation sémantique, au détriment de l'aspect qui la précède logiquement sinon chronologiquement : celui de la formation même des significations dans le domaine mental où la pensée et le langage sont encore indistincts ou seulement partiellement distincts ; le domaine, donc, des opérations mentales d'où surgit, ou avec lesquels surgit, la fonction sémantique. L'étude de la *Vorstellungslehre* permet au contraire de reparcourir cette ligne de développement des théories sémantiques qui prend pour point de départ la *Métacritique* de Herder et passe par Steintal pour arriver à la philosophie des formes symboliques. Et dans ce processus, au-delà de son "silence" sur le langage, Kant a joué un rôle extrêmement important en appelant à prendre appui sur la composante formelle des opérations mentales.

C'est Herder qui le premier prendra en compte la suggestion de Kant pour l'appliquer à l'analyse de l'élément formel de l'activité sémantique, et il le fait précisément en critiquant Kant dans un commentaire rigoureux, voire même pointilleux : cela apparaît surtout dans la première partie de la *Métacritique* où Herder commente l'Esthétique et l'Analytique kantienne. La théorie de l'abstraction, cœur de la sémantique empiriste, passe ici au second plan. Ce qui s'impose au premier plan, c'est le souci de montrer le caractère formateur et non pas seulement réceptif, des opérations mentales les plus élémentaires. La critique dressée par Herder contre le schématisme kantien est elle-même fondée sur la thèse suivante : les schèmes sont inutiles parce que les sens schématisent déjà, c'est-à-dire qu'ils sélectionnent et forment les représentations. Mais ce qui intéresse surtout Herder ce n'est pas la formation des représentations qui correspondent à des objets empiriques, mais la formation des représentations formelles : le temps, l'espace, les catégories.

Cela implique déjà le dépassement d'une conception purement reproductrice du signe, le passage de la notion restreinte de représentation à

une notion plus ample, qui dépasse la métaphysique de la vision, ce cadre théorique de l'empirisme classique, ainsi que le caractère quasi perceptif que celui-ci avait attribué, en conséquence, aux représentations elles-mêmes.